

L'Europe de la culture, et l'école¹

Henri GUINARD

La « *psyché* européenne » existe-t-elle encore, celle dont les caractères seraient l'« avidité active, la curiosité ardente et désintéressée, un heureux mélange de l'imagination et de la rigueur logique, un certain scepticisme non pessimiste, un mysticisme non résigné... » ? Ainsi la définissait Paul Valéry en 1919. Cela fait si loin!

Laissons parler beaucoup plus tard un grand Européen, cet Elias Canetti, né en Bulgarie, bercé par l'espagnol des juifs sépharades installés dans ce pays, élevé à Manchester puis à Vienne, ayant poursuivi sa scolarité à Zürich, et écrivain de langue allemande qui dans son Histoire d'une jeunesse : la langue sauvée se souvient : « Liberté était devenu... un mot important pour moi. La semence des Grecs avait germé. L'ensemble très particulier formé par la Grèce et la Suisse associées dans un même amour n'avait fait que se consolider en moi depuis la disparition soudaine du professeur qui nous avait initiés aux Grecs. Les montagnes jouaient un rôle très important devant moi et, bizarrement, ces montagnes ressem-blaient beaucoup à celles que j'avais quotidiennement sous les yeux. »

L'Europe prend source dans les petits cantons, dans les *dèmes* et les *comarcas*, devient elle-même en confluant avec d'autres cantons, *dèmes* et *comarcas* éloignés dans l'espace et dans le temps, mais ne s'affirme comme *psyché* que dans les œuvres des penseurs, des écrivains, des artistes dont la visée est l'universel humain à partir de l'expérience individuelle et singulière, grâce à la médiation amoureuse et d'autant plus efficace qu'elle est totalement désintéressée, de ces serviteurs de tout savoir authentique que sont, par exemple, les professeurs. Point d'Europe sans école! dirai-je elliptiquement.

Point d'humanité sans Europe ? Force est de se rappeler que la civilisation porte en elle la barbarie et que l'Europe esclavagiste, la France en tête, ne doit son rachat qu'à la proclamation face au monde des droits de l'homme, à la recherche permanente de rapports harmonieux entre l'individu et la cité, sur quoi se fonde cette « liberté » dont parlait Canetti.

Face à un monde toujours plus asservi aux lois de l'économie, au profit de quelques États, d'un État peut-être, l'Europe ne mérite de survivre qu'autant qu'elle ne se reniera pas au moment de défier en s'unifiant quelques gendarmes sourcilieux, et jaloux de leurs prérogatives. Dans un monde menacé par le conflit entre la cupidité des uns et la légitime passion de survivre des autres, que ferons-nous, Européens, si nous renonçons à rester la conscience douloureuse, mais salvatrice, d'un genre que nous avons prétendu définir ? En abdiquant la pensée nous entraînerions dans notre perte l'humanité, dont l'avenir dépend en quelque sorte de ce que nous donnons à notre jeunesse.

À Saragosse, Ricardo, dix-neuf ans, fils d'agriculteurs, porte le *jean*, mastique du *chewing-gum* : son rêve d'entrer en *ingenierias*, écoles d'ingénieurs, auquel il a sacrifié plusieurs disciplines dites de culture générale, a échoué : il possède bien le *bachillerato* délivré par son *instituto* selon les modalités du contrôle continu, mais la *selectividad* aux portes des écoles est féroce. Ricardo songe désormais à l'animation culturelle, mais il connaît médiocrement sa langue et pire encore, il ignore la notion même de culture ; s'il a vu par hasard un Almodovar, le cinéaste aragonais Bunuel, les écrivains « nationaux » de Calderon à Garcia Lorca lui sont étangers. S'il est Espagnol, c'est par l'image que les autres consentent à lui renvoyer de lui-même.

John à Manchester porte *jean*, mastique *chewing-gum* : ayant éliminé les langues de ses *levels*, sortes d'unités de valeurs du secondaire anglais, ayant pratiqué expression et communication, ignorant tout de Shakespeare ou de Dickens, il a obtenu par ailleurs des mentions trop basses pour entrer à l'Université. Peut-être vendra-t-il avec un peu de chance des pièces de rechange

1. Texte de l'intervention de Henri Guinard lors du *meeting* parisien de la *Lettre ouverte au Président de la République* le 15 avril 1992, lettre pour la défense des humanités initiée entre autres par l'APL et qui reçut plus de 10 000 signatures.

d'automobile. Avec plus de chance encore, il achètera de la culture : *Terminator* un samedi, le football le samedi suivant. L'Europe, la politique sont les cadets de ses soucis.

Dieter de Stuttgart, citoyen du monde en *jean* et *chewing-gum*, est plus heureux : féru de méthodologie, formé par le cours de « Religion » à la discussion collective, il peut, malgré son étroite spécialisation en chimie organique, bavarder sur l'éthique et la génétique aussi bien que sur le S.I.D.A. Autonome, il ignore Goethe et Mann, a lu par hasard un Süsskind, mais il respecte les grands noms qui garantissent son honorabilité nationale, au seuil d'une Europe qui lui procurera peut-être un emploi au soleil.

Quant à Giulia, la Napolitaine, élève en *jean* et sans *chewing-gum* du *liceo classico*, elle connaît par coeur l'*Énéide* et l'*Enfer* comme tous les Italiens de sa « classe d'âge », possède l'histoire de la littérature italienne au moins jusqu'à Pavese, est capable de lire du latin, déchiffre avec passion le grec, s'exprime avec aisance, voire avec audace sur les arts et les lettres, non sans s'être frottée aux mathématiques et à la physique. Elle abordera sûrement des études supérieures, mais enfin des voix s'élèvent en Italie pour dénoncer l'élitisme de cette filière aux débouchés pourtant incertains – l'enseignement est si mal rémunéré ! – et concurrencée par des filières professionnelles (*raggioneria* : comptabilité, et autres *Istituti professionali*). Giulia, cette privilégiée de la culture, ouverte par principe, est tentée de donner raison à ceux qui voient dans l'école traditionnelle une machine à abrutir.

Quel affligeant spectacle lui a offert la France rencontrée à la faveur d'un échange scolaire ! Certes au mieux les élèves s'y appliquent davantage, accumulent davantage de connaissances, respectent le maître-mot de « rigueur », mais incapables d'imaginer, ils survivent dans une institution qui s'ennuie...

Louis Mexandeau, délégué national du Parti Socialiste à l'Éducation Nationale, déclarait dès 1978 : « Nous avons eu à connaître des expériences étrangères » dans la préface de *Libérer l'école*. Depuis cette date, un patient travail conjugué avec une culture de gouvernement a permis d'élaborer la synthèse que l'on sait de revendications syndicales, de pressions de l'opinion, d'enquêtes et rapports de technocrates et de modèles fournis par d'autres puissances européennes, dont l'Allemagne aura été la plus influente. Dans les perspectives ouvertes par le traité de Maastricht, il s'agit, comme on l'a déjà dit, d'harmoniser les « systèmes éducatifs » voués pour l'essentiel à la formation de techniciens et de spécialistes mobiles dans un espace plus vaste. Quant aux valeurs de l'imagination enracinée dans les patrimoines culturels, de cette imagination qui vivifie la liberté, elles sont battues en brèche par une étrange complicité entre des citoyens convaincus de leur impuissance et les pouvoirs publics. Les Européens céderont-ils donc à la fatalité du reniement ?

Par la magie de la typographie l'on croyait revoir briller avant-hier l'esprit de Sirius dans un quotidien qui s'en réclama longtemps. À la « une » un titre-slogan proclamait « l'urgence européenne », tandis qu'un sous-titre de la « deux » citait André Gorz, ce théoricien de la pensée socialiste des années soixante : « Quand l'éducation elle-même se met au service de la spécialisation fonctionnelle, nous ne sommes pas très loin d'une barbarie technicisée. »

La question qui se dégage ainsi des signes déposés sur un quotidien du soir est angoissante : « Où va l'Europe ? » Un nouveau René Char pourra-t-il y converser avec ses « Alliés substantiels », comme Eschyle, Thérèse d'Avila, Shakespeare, Rimbaud, Hölderlin ou Van Gogh ?

Il nous revient à nous de rappeler ce soir que l'Europe ne va pas sans la culture, que l'Europe de la culture passe par une volonté politique, qu'il n'existe pas de citoyenneté européenne sans la pensée, d'une pensée sans arrière-pensée, à la manière de Canetti, et que le sanctuaire en est l'école.

Je souhaite ardemment ce soir que le Président de la République, son Premier Ministre, et le ministre d'État, ministre de l'éducation Nationale et de la culture comprennent l'inquiétude qui s'élève de nos propres cantons, décèlent notre détermination à continuer de former des hommes. Que ce message démocratique s'il en est soit entendu par les ambassades des États européens, que celles-ci prennent connaissance de la *Lettre ouverte*, à l'Ouest comme à l'Est, car on ne voit pas quel autre pouvoir, quelle autre institution que l'École pourrait diffuser les principes d'une citoyenneté qui ne soit pas une imposture suicidaire.

